

L'âme de nos églises.



L'âme de ces temples catholiques, dont la dédicace est célébrée chaque année par une octave de prières, c'est le chant sacré.

Dans quelques jours revient la fête de sainte Cécile, patronne de la musique religieuse. Cette fête sera célébrée sans doute en bien des églises, mais nulle part mieux et d'une façon plus touchante qu'au Petit Séminaire de Versailles, où, par les soins de M. le chanoine Poivet, un fervent de Solesmes, un fidèle de Dom Pothier, le chant est exécuté dans toute la pureté grégorienne.

Des emprunts fort heureux sont faits également, dans ces solennités, aux maîtres du xv^e et du xvi^e siècle : Palestrina, les Vittoria, les Rolland de Lassus, les Josquin. La tribune de Saint-Gervais est également mise à contribution, et rien de plus suave et de plus puissant à la fois, dans son extrême simplicité, que l'*Hymne à Sainte-Cécile*, du maître Charles Bordes.

Quand le plain-chant est magistralement exécuté, rien ne l'égale en majesté, en religieuse expression. Il faut, à la prière chantée, cette tonalité austère, cette harmonie consonante : « Oh ! la belle, l'exquise, la suave musique ! s'écriait un artiste en sortant de la messe des morts, chantée en plain-chant, à quatre parties, sans accompagnement. Certes, j'admire Mozart et Berlioz, mais que sont leurs savantes compositions auprès de la mélodie plaintive et de la tristesse sublime du chant grégorien ? La dernière invocation du *Kyrie eleison*, murmurée *pianissimo* par le chœur, a fait passer un frisson dans ma chair. »

Et Gounod écrivait dans son testament : « Je désire qu'on n'exécute à mes funérailles d'autre musique que celle du plain-chant. »

Cette beauté du plain-chant a été saisie et goûtée par un ennemi déterminé de l'Eglise, Jean-Jacques Rousseau. Il écrivait : « Il faut n'avoir, je ne dis pas aucune piété, mais je dis aucun goût pour préférer dans les églises la musique au plain-chant. »